

La littérature actuelle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 46

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

point qu'on obtiendrait autant de fruits qu'il y'a eu de fleurs opérées.

L'opération, peu dispendieuse, se répète autant de fois qu'on le juge nécessaire.

Pour les arbres de plein vent, tels que cerisiers, pruniers, pommiers, etc., le procédé se simplifie. On fait usage d'une sorte de plumeau, formé de brins de laine, de même nature que celle qu'on emploie pour la fécondation des céréales, et d'environ sept pouces de longueur.

On passe sur quelques-uns des brins une très petite quantité de miel, destinée à retenir le pollen; puis on promène le plumeau, comme pour les épousseter, sur toutes les fleurs de l'arbre.

Le même procédé s'applique à la vigne et à d'autres plantes.

D'après les essais tentés cette année, une commission officielle du gouvernement français a constaté les résultats suivants :

Le froment fécondé a donné un produit de 100 quarterons par arpent (125 quarterons par pose) et le froment non fécondé a produit 85 quarterons par arpent (90 quarterons par pose). Le premier froment pesait 25 livres par quarteron et le second 20 $\frac{1}{2}$ livres, seulement.

Le seigle fécondé a produit 75 quarterons par arpent (103 quarterons par pose) et celui non fécondé a donné 54 quarterons par arpent (67 $\frac{1}{2}$ quarterons par pose). Le poids du premier seigle était de 22 livres et celui du second de 24 livres par quarteron.

L'orge fécondée a donné 96 quarterons et celle non fécondée 67 quarterons par arpent. L'avoine a produit, par arpent, 100 quarterons pour celle fécondée et 72 quarterons pour celle qui ne l'était pas.

On voit, d'après ces chiffres, que par la fécondation artificielle le produit des céréales est, en moyenne, augmenté d'un bon tiers. C'est assez dire qu'il vaut la peine de s'occuper de cette question et de répéter les essais, d'autant plus que la dépense à laquelle ils entraînent est insignifiante. Nous rappelons, en terminant, une observation à laquelle M. Hooibrenck attache une grande importance, c'est de procéder à l'opération aussitôt que la floraison est complète; et comme il arrive ordinairement que la face de l'épi tournée au levant est plus avancée que l'autre, il faut opérer la première fois de l'est à l'ouest, puis, deux ou trois jours après, de l'ouest à l'est; enfin, deux jours plus tard, on promène la frange à volonté et le champ est complètement fécondé.

La littérature actuelle.

S'il y a des temps heureux où l'esprit apaisé gravit les hauteurs sereines de l'art et crée des œuvres d'une immortelle beauté, une telle fortune n'a pas été accordée à notre époque. Nous écrivons pour le jour et pour

les passions du moment. Nés au milieu de beaucoup de luttes, nous restons enfermés dans un cercle d'inquiétudes et de passions qui borne notre vue et enferme de toutes parts nos pensées. Redire ces inquiétudes, servir d'écho à ces passions qui demain seront oubliées, rendre quelques-unes des faces multiples de notre société si complexe, rêver au delà quelques espérances flottantes, incertaines; telle est à peu près la tâche unique de la littérature actuelle. Voilà pourquoi le roman, qui se plie si bien à toutes les complications de la pensée moderne, est devenu insensiblement notre œuvre d'imagination la plus intéressante, la plus complète, la plus sérieuse peut-être. — C'est un malheur, mais qu'y faire? C'est en vain qu'on s'en étonne et qu'on s'en irrite. Le mieux est d'en prendre son parti, de relire les beaux livres d'autrefois et d'attendre avec patience des jours meilleurs.

Nous appartenons à un âge de transition et nous en portons nécessairement la faute originelle, c'est-à-dire que tout en ayant de fortes et hautes aspirations, nous sommes frappés d'impuissance. Notre destin est, sans doute, de préparer beaucoup de choses et de n'en pas accomplir. Néanmoins, les jours de lassitude sont passés, la vieille poésie du doute est morte. Si quelques esprits attardés s'y complaisent encore, les jeunes et les forts entrent dans une voie nouvelle non méconnaissable. Il y a dans l'air comme un besoin de croire, d'affirmer et de vivre. La génération actuelle croit aux choses de l'esprit, au vrai, au bien; elle a la vaillance et la volonté.

N'est-ce pas un signe remarquable que cette préoccupation des idées morales à laquelle il est si difficile d'échapper aujourd'hui?

(Revue chrétienne.)

Le dimanche matin.

Le dimanche matin peut donner lieu aux études de mœurs les plus variées. Il faut, pour s'en convaincre, l'examiner chez trois classes de personnes : la première qui comprend ce que nous appelons dans le canton de Vaud, les *bons enfants* ou *bons vivants*; la seconde les *hommes sérieux, raisonnables*; enfin, la troisième, ceux qu'on a l'habitude de classer parmi les *gens religieux*, ou qui s'y classent eux-mêmes. Il y a sans doute plusieurs autres catégories, mais nous nous bornerons à esquisser d'un trait ce qui se passe, le dimanche matin, chez les trois que nous venons de citer.

Pour le *bon vivant*, le dimanche commence déjà le samedi soir, car il sait que le lendemain il est permis de se lever tard. A six heures du matin il dort profondément, à sept heures il se retourne, à neuf et demi il se lève d'un bond puis retombe; enfin, à dix heures, il se laisse glisser nonchalamment le long du lit, passe sa main dans ses cheveux, regarde dans la glace sa tête ébouriffée, recule, tombe sur une chaise, s'habille à